

CHAPITRE 2 : L'APPROCHE TEXTUELLE PAR LES MOUVEMENTS CULTURELS ET LITTÉRAIRES

LE 17^{ÈME} SIÈCLE : LE CLASSICISME

I – CONTEXTUALISATION HISTORIQUE

A / ASPECTS POLITIQUES

Ce qui définit, avant tout, historiquement le 17^{ème} siècle c'est l'**apogée du pouvoir absolu** et de la société monarchique. Néanmoins, c'est une période également agitée par des **guerres de conquête** (la Guerre de Trente Ans, 1618-1648), par de nombreux **complots politiques** et des **guerres de religion**.

Il y a aura trois rois au 17^{ème} siècle :

- **Henri IV** (règne 1589-1610) : en 1598, Henri IV signe l'**Édit de Nantes**, garantissant le liberté de culte aux protestants et mettant fin à 36 années de guerres de religion. Il sera assassiné par Ravillac (complot supposé de Marie de Médicis).
- **Louis XIII** (règne : 1610-1643) : devient roi à 8 ans, **Marie de Médicis** assurera la Régence, fortement influencée par deux favoris (Concino Concini, Léonora Galigai). Elle empêche son fils d'accéder au trône en 1614, elle marie son fils en 1615 avec Anne d'Autriche, espagnole. En 1617, il fait tuer les deux favoris de sa mère, il exile sa mère à Blois et prend enfin le pouvoir. En 1624, le Cardinal de **Richelieu** devient son premier ministre (jusqu'à sa mort en 1642). Louis XIII est anti-protestant : il va mener des batailles et des sièges contre des villes dites « huguenotes ». Beaucoup de complots se tissent autour de lui jusqu'en 1638 – date de la naissance de Louis XIV. Le Cardinal Mazarin (d'origine italienne) va prendre la suite de Richelieu. Louis XIII meurt en 1643.
- **Louis XIV** (règne : 1643-1715) : devient roi à 5 ans, Anne d'Autriche va assurer la Régence, avec **Mazarin**. Entre 1648 et 1653, le pouvoir royal doit faire face à un complot de grande envergure : **La Fronde** (le Cardinal de Retz). Le 7 juin 1654, c'est le sacre de Louis XIV à Reims : il devient Roi à 16 ans. Pour résumer ce qui va caractériser son pouvoir : de grandes réformes administratives, militaires (54 ans de règne, 32 ans de guerre) et fiscales (**Colbert, 1665**), qui vont toutes dans le sens d'une centralisation du pouvoir. Sa passion pour les Arts (danse, musique, littérature) est aussi un instrument politique qui garantit son rayonnement.

B / ASPECTS CULTURELS

Cette volonté de centraliser a des conséquences dans le domaine culturel avec la création de **l'Académie française en 1635** puis d'autres Académies¹ qui ambitionnent de codifier la langue et de réglementer la composition des œuvres : l'esthétique du Classicisme c'est d'abord le **respect des règles**. Quelles règles ? Celles de l'Antiquité (*La Poétique* d'Aristote, *L'Art poétique* d'Horace) complétées par celles du siècle (Malherbe, Vaugelas, *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, 1647, *L'Art poétique* de Nicolas Boileau). On a longtemps parlé d'**absolutisme esthétique** (à une période d'absolutisme politique) pour évoquer cette période artistique.

Au cours de ce siècle, le milieu littéraire est très proche de la Cour du Roi, et s'affirme dans les salons mondains (**Préciosité**), notamment celui de Mme de Rambouillet, qui cherchent à instaurer le goût de la délicatesse et du raffinement en toutes choses. Les artistes cherchent à toucher le public lettré comme les « honnêtes gens », en proposant des œuvres qui mêlent plaisir (*placere*) et édification (*docere*).

II – DESCRIPTION DU CLASSICISME : « TOUT TENDAIT AU BEAU ET AU GRAND » (BOSSUET)

- *Origines du Classicisme* : Le Classicisme est un mouvement littéraire qui naît en réaction aux excès revendiqués de l'écriture baroque. Le Classicisme exprime la volonté des artistes et des écrivains de mêler la **Raison** et la **Mesure** pour atteindre au **Beau** et au **Vrai** dans les arts. Les Classiques partent à la recherche artistique de l'harmonie, de l'unité, de l'équilibre – pour tout dire : de la perfection. Le Classicisme définit également un idéal humain, incarné par « **l'honnête homme** ». Si les hypothèses sur le début de ce mouvement varient (1635, 1660...), on considère que son apogée se situe entre 1660 et 1685. La fin est, en revanche, clairement définie : 1715, date de la mort de Louis XIV.
- *Les genres littéraires privilégiés* :
 - Le **théâtre**, comédie et tragédie : Corneille et Racine, pour la tragédie, et Molière pour la comédie.
 - Le **roman** et la nouvelle, à **visée didactique** : Mme de la Fayette, Fénelon.
 - La poésie et les **fables** en particulier : La Fontaine.

¹ Académies des sciences, en 1666.

- Les **genres argumentatifs brefs** (la maxime, les caractères...) : Pascal, La Rochefoucault, La Bruyère.

- *Thèmes privilégiés :*
 - **Éloge (et critique...) du règne du « Roi Soleil »**
 - Idéal de l'**honnête homme** : au 17^{ème} siècle, « l'honnête homme » incarne un idéal de mesure, d'élégance, de finesse d'esprit. C'est en général un mondain, qui fréquente les salons et la Cour de Louis XIV et brille par sa culture et son art de la conversation.
 - La « **peinture** » **morale** de l'homme : on appelle « **moralistes** » des écrivains dont les œuvres sont des réflexions sur l'Homme, son caractère et ses mœurs – ce qui signifie qu'un romancier, un dramaturge peut aussi être moraliste. L'enjeu est le suivant : corriger les défauts des hommes grâce à l'écriture et à son pouvoir d'évocation et de dénonciation.
 - **L'imitation des Anciens** : comme au 16^{ème} siècle avec l'Humanisme, les « Anciens » - les auteurs de l'Antiquité – sont des modèles à lire et à imiter.
 - **La langue française et sa codification**

* * *

Sujets de dissertation possibles sur le Classicisme :

- Le classicisme vous paraît-il illustrer une époque de contraintes ou de libérations ?
- « Le classicisme - et par là j'entends: le classicisme français - tend tout entier vers la litote. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins. » Vous commenterez cette citation d'André Gide.
- « J'en ai assez des nourritures fades. L'art est violence. L'art est arrachement. Avec toutes ses qualités, le classicisme est tout ce qui, à présent, m'ennuie féroce. Je me délecte mieux au cri qu'au murmure ; mieux à la sincérité de l'âme qu'à l'habileté virtuose, mieux à la vie sanguine qu'au velours des mondanités. » Vous commenterez cette citation de Louis Calaferte.

LE CLASSICISME ● ARTISTES ET ŒUVRES CLEFS



Nicolas BOILEAU (1636-1711)

► Comprendre son œuvre

Boileau se livre à la critique acérée des travers de ses contemporains dans ses *Satires* (1660-1667). Ses *Épîtres* (1669-1695) présentent sa conception du rôle du poète. Son poème didactique intitulé *L'Art poétique* (1674) expose sa théorie littéraire définissant l'art classique comme recherche du vrai. Admirateur des Anciens, il considère que le poète doit subordonner les mots à la raison. Son écriture, soucieuse de clarté, présente la pensée sous une forme concise et frappante.



Jacques BÉNIGNE BOSSUET (1627-1704)

► Comprendre son œuvre

Après des études chez les Jésuites, Bossuet devient homme d'Église. Remarqué pour la force de sa prédication, il prêche devant la cour et prononce l'oraison funèbre des Grands de son temps (*Henriette d'Angleterre*, 1670; *Condé*, 1687). Devenu évêque de Meaux, il combat avec vigueur le jansénisme, le protestantisme et le théâtre. Les *Sermons* et les *Oraisons funèbres* (1656-1687) puisent leur force dans un lyrisme épuré et vibrant. La dramatisation de ces discours, qui citent le texte biblique, est mise au service de la parole divine.



Jean de LA BRUYÈRE (1645-1696)

► Comprendre son œuvre

Nommé précepteur du duc d'Enghien, La Bruyère s'adonne à l'observation du milieu de la cour, qui a inspiré ses *Caractères* (1688), ouvrage réédité neuf fois. Se plaçant sous l'autorité de l'auteur grec Théophraste, il observe les mœurs des hommes de son temps avec le regard d'un sociologue et d'un moraliste amer; il choisit une forme brève pour moquer les ridicules ou dénoncer les injustices. Son écriture, discontinue, pleine d'imprévu, juxtapose des « remarques » aux formes diverses (sentence, réflexion, portrait, récit) dont le ton varie de l'ironie à la tendresse.



Madame de LA FAYETTE (1634-1693)

► Comprendre son œuvre

Aristocrate cultivée, Madame de La Fayette fréquente la cour de Louis XIV et les milieux mondains. Après avoir participé à la rédaction collective de deux romans, elle fait paraître anonymement son chef-d'œuvre, *La Princesse de Clèves* (1678). Ce roman d'ana-

lyse inaugure l'ère du roman moderne par sa quête de la vérité psychologique et a été imité jusqu'à aujourd'hui. Il met en scène la société raffinée et galante des princes et des princesses de la cour d'Henri II. On y voit l'œuvre destructrice de la passion, éclairée par le sombre jour d'une morale qui condamne au renoncement.



Jean de LA FONTAINE (1621-1695)

► Comprendre son œuvre

Après des études de droit et l'obtention d'une charge de maître des eaux et forêts, il se consacre à l'écriture. Auteur de contes galants que leur grivoiserie fait interdire, il est célèbre notamment pour ses *Fables*, publiées en plusieurs livres successifs (1668, 1678, 1694). Il renouvelle ce genre hérité de l'Antiquité par une écriture poétique qui mêle les styles et les rythmes, et joue volontiers avec les mots. En moraliste, il observe les hommes et la société dont il condamne les excès. Durant sa carrière, il fréquente surtout le salon de Madame de La Sablière; il rentre tardivement à l'Académie française (1684).



François LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680)

► Comprendre son œuvre

Écrivain et prince français, La Rochefoucauld prend parti contre l'autorité royale pendant la Fronde. Il obtient le succès avec ses *Maximes* (1665-1678), qui font scandale. En moraliste, il exprime une vision pessimiste du monde et des hommes, sur lesquels règnent l'amour-propre, l'intérêt et l'égoïsme. Il met à la mode un genre argumentatif bref, la maxime, qui exprime de façon frappante une pensée générale sur l'homme. Il dénonce l'hypocrisie humaine, la fausseté des vertus et l'effondrement des valeurs héroïques. Il fréquente le cercle de Madame de Sablé, rencontre La Fontaine et Madame de La Fayette.



André LE NÔTRE (1613-1700)

► Comprendre son œuvre

Jardinier du roi à partir de 1645, il est chargé de redessiner les jardins des Tuileries en 1649, puis le parc de Vaux-le-Vicomte en 1661, où il applique sa science nouvelle de l'harmonie. Il invente le jardin dit « à la française », qu'il porte à sa perfection dans le parc de Versailles, conçu avec Louis XIV. Il agence le jardin suivant un plan parfaitement symétrique et rectiligne, soumettant la nature à une stricte discipline, et y installant de multiples jeux d'eau, des sculptures monumentales, et de nombreuses statues dans une ordonnance strictement géométrique.



François de MALHERBE (1555-1628)

► **Comprendre son œuvre**

Après des études de droit, François de Malherbe se consacre à la poésie. Il subordonne l'inspiration à la raison et à la technique et énonce des règles strictes, prônant une langue claire et une versification rigoureuse. Inspirée d'abord par le baroque (*Les Larmes de saint Pierre*, 1587), sa poésie devient classique, harmonieuse et oratoire, dominée par la quête du beau et de l'universel. Poète officiel d'Henri IV, puis de Louis XIII, il se consacre à la poésie de circonstance; son lyrisme d'apparat célèbre les puissants du royaume et s'inspire des textes bibliques (*Imitation du psaume Lauda anima mea Dominum*, 1627).



Jean-Baptiste POQUELIN, dit MOLIÈRE (1622-1673)

► **Comprendre son œuvre**

Molière se destine d'abord au métier d'avocat, auquel il renonce pour fonder « l'illustre théâtre », qui fait faillite. Comédien, metteur en scène et écrivain, il compose un théâtre dont le but principal est de plaire au public et de peindre la nature humaine. Il obtient la faveur du roi Louis XIV grâce à ses comédies, qui mêlent les jeux de scène de la farce, le langage de la galanterie et la profondeur de la réflexion morale. Ces pièces font la satire des mœurs des hommes (*Le Misanthrope*, 1666 ; *Les Femmes savantes*, 1672) et provoquent souvent des critiques virulentes : certaines sont censurées, comme *Don Juan* (1665), d'autres sont interdites, comme *Tartuffe* (1664 et 1669) ; les dévots l'accusent d'impiété. Épuisé et malade, il s'éteint quelques heures après la quatrième représentation du *Malade imaginaire* (1673).



Nicolas POUSSIN (1594-1665)

► **Comprendre son œuvre**

Grand admirateur de la peinture italienne, Poussin se forme à Paris, puis s'installe en Italie, après plusieurs séjours. Il y obtient la reconnaissance de son talent, mais exerce aussi une grande influence sur les artistes français. Son œuvre témoigne d'une nostalgie du monde antique, auquel elle emprunte souvent ses sujets : son tableau *Et in Arcadia ego* (1638-1639), met en scène des bergers grecs dans un pays idéal, où une nature accueillante garantit à l'homme une vie heureuse. Il a peint aussi des sujets mythologiques, historiques et religieux. Son œuvre se caractérise par une recherche de l'ordre et de l'harmonie.



Jean RACINE (1639-1699)

► **Comprendre son œuvre**

Disposant d'une excellente culture classique, fondée sur la lecture des auteurs antiques et des textes sacrés, Jean Racine rompt avec ses maîtres, pour se tourner vers le théâtre, que Port-Royal condamne comme source de toutes les corruptions. Il connaît son premier succès avec *Andromaque* (1667) et triomphe pendant une dizaine d'années avec ses tragédies. Ses héros sont victimes d'une fatalité intérieure, qui s'exprime dans l'embrassement de passions violentes et meurtrières. Il emprunte ses sujets au théâtre grec et à la mythologie (*Iphigénie*, 1674) ou aux historiens latins (*Britannicus*, 1669). Nommé historiographe du roi, il s'éloigne du théâtre après la création de *Phèdre* (1677), et y revient avec deux tragédies bibliques (*Esther*, 1689 ; *Athalie*, 1691). Sa langue, musicale et dépouillée, exploite le sens étymologique des mots et leur portée métaphorique.



Le Cardinal de RETZ (1613-1679)

► **Comprendre son œuvre**

Paul de Gondy, Cardinal de Retz, s'engage par ambition politique dans une carrière ecclésiastique et devient cardinal. Ses *Mémoires* (posth. 1717) font le récit de sa vie, embellissent son rôle pendant l'épisode troublé de la Fronde et font le portrait des Grands de son temps. Son pessimisme s'exprime dans un style concis et souvent ironique, qui traduit son pessimisme et révèle ses désillusions.



Madame de SÉVIGNÉ (1626-1696)

► **Comprendre son œuvre**

Devenue veuve à vingt-cinq ans, Madame de Sévigné se partage entre Paris, où elle fréquente la Cour et le salon de Madame de La Fayette, la Provence, où réside sa fille, et la Bretagne. Ses lettres, intimes et privées, disent très souvent l'amour d'une mère pour sa fille et constituent un témoignage sur les événements historiques et littéraires de son temps. La vivacité et l'inventivité qui caractérisent son écriture évoquent la spontanéité d'une conversation.

LE CLASSICISME : CORPUS DE TEXTES

Thème 1 : Sacralité et perfectionnement de la langue Nicolas Boileau, *Art Poétique*, 1674

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révéree²
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme³,
Ni d'un vers ampoulé⁴ l'orgueilleux solécisme⁵.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant⁶ écrivain.

Thème 2 : La Critique du pouvoir de Louis XIV La Fontaine, « Le Renard et le Buste », *Fables*, IV, 14, 1668

Les Grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le Renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un Buste creux, et plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »
Combien de grands Seigneurs sont Bustes en ce point !

Thème 3 : L'analyse des caractères des Hommes La Bruyère, « Gnathon », *Les Caractères*, 1688

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre⁷ de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de

2 Honorée.

3 Faute contre le langage soit dans la forme, soit dans le sens du mot (mot créé ou altéré, dévié de son sens, impropre).

4 Plein d'emphase et d'exagération.

5 Faute contre la syntaxe au regard de la grammaire ou de l'usage jugé correct à une époque donnée.

6 Mauvais.

7 Sa propriété.

tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes⁸, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace. Il mange haut⁹ et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier¹⁰ ; il écrete¹¹ ses dents, et il continue à manger. Il se fait quelque part où il se trouve, une manière d'établissement¹², et ne souffre pas d'être plus pressé¹³ au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient¹⁴ dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service. Tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes¹⁵, équipages¹⁶. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion¹⁷ et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

Thème 4 : Place de l'homme dans l'univers : infiniment grand, infiniment petit
Pascal, « Disproportion de l'Homme », *Les Pensées*, 1670.

Qu'est-ce qu'un homme, dans l'infini ?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates, qu'un ciron¹⁸ lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature.

Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome ; qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible, dans cette terre des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse, que les autres par leur étendue, car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la

8 La nourriture en général.

9 Manger bruyamment.

10 Là où mange le bétail.

11 Se cure.

12 Il fait comme s'il était chez lui.

13 Être serré parmi la foule.

14 Devance.

15 Bagages.

16 Tout ce qui est nécessaire pour voyager.

17 Le fait d'avoir trop mangé.

18 Espèce d'acararien.

vue de ses merveilles, et je crois que sa curiosité se changeant en admiration il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. La fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti. [...]

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature comme s'ils avaient quelque proportion avec elle. [...]

Connaissons donc notre portée. Nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini. Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature. [...]

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté ; notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences : rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.

Thème 5 : Le retour aux sources antiques
Racine, *Phèdre*, I, 3, 1677

PHEDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps, et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orne ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte, et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer.
J'offrais tout à ce dieu, que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
Je pressai son exil, et mes cris éternels

L'arrachèrent du sein, et des bras paternels.
Je respirais, Œnone. Et depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence ;
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'Ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Thème 6 : L'idéal de l'honnête homme
Molière, *Le Misanthrope*, I, 1, 1666

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent¹⁹ la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles²⁰,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités²¹ avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat²².
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin²³ il court en faire autant ?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens ;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence ;
Je veux qu'on me distingue ; et pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

19 Adopter une attitude de manière insincère.

20 Insignifiantes.

21 Politesse.

22 Un sot.

23 Personnage méprisable, vaniteux, malhonnête et sot.

Thème 7 : L'idéal de l'honnête femme
Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison²⁴ que le vidame²⁵ de Chartres et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de Mme de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable²⁶. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie²⁷ devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements, et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme²⁸, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance²⁹ de soi-même et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Mme de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de Mlle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

24 Ensemble des personnes formant une lignée, une dynastie. Synonyme : famille.

25 Titre de noblesse héréditaire. Autres exemples : duc, comte, vicomte, baron, marquis, etc.

26 Qui mérite d'être aimée en raison de sa conformité à l'idéal moral ou physique, ou au goût d'une société donnée. Ici, la société de Cour du 17^{ème} siècle.

27 Disposition à se montrer courtois envers les femmes, à les traiter avec déférence, à les entourer d'hommages respectueux, d'aimables prévenances. Disposition à courtiser une femme en vue de la conquérir, comportement traduisant une tendre inclination, une claire attirance.

28 Version féminisée de l'idéal de l'« Honnête homme » au 17^{ème} siècle.

29 Crainte méfiante envers quelqu'un ou quelque chose dont on n'est pas sûr ou qui semble présenter un risque, un danger. Synonyme : méfiance.